

LES GAMINS DE LA FRONTIERE TOGO-GHANA

Une brève observation d'enfants de la rue travailleurs

par

Yves MARGUERAT¹

L'une des originalités de la ville de Lomé, c'est d'être la seule capitale au monde mitoyenne d'une frontière terrestre. Plus exactement, c'est l'existence de celle-ci, établie par les Anglais de Gold Coast en 1879, qui est à l'origine même de la ville, née en 1880 juste à trois kilomètres plus à l'est, comme pôle commercial pour profiter de tous les trafics que génère automatiquement une limite internationale². Ce fait historique -exceptionnel en Afrique- de la création d'une ville moderne par une bourgeoisie commerçante africaine (et non par la volonté d'un colonisateur) est déterminant pour comprendre les nombreuses singularités de la ville de Lomé jusqu'à nos jours, y compris dans le domaine des enfants de la rue. En effet, au premier rang des plus étonnantes parmi les particularités de Lomé, figure la présence dans les rues, depuis des décennies, d'enfants livrés à eux-mêmes qui sont issus des vieilles familles citadines, y compris les plus fortunées et les plus prestigieuses. L'explication en est que ces familles, si dynamiques et ouvertes sur la modernité, se caractérisent aussi depuis très longtemps par une instabilité conjugale forte, suivie de recompositions matrimoniales dont un certain nombre d'enfants ont fait les frais³.

Depuis une quinzaine d'années, la situation des enfants de la rue à Lomé s'est diversifiée. En particulier, elle a éclaté dans l'espace. Ils ne sont plus, comme naguère, visibles dans les lieux les plus actifs du centre-ville, où ils gardaient les voitures (il y a maintenant trop de vigiles pour contrôler la sécurité)⁴. Ils vivent maintenant surtout au sein des principaux marchés et dans les grandes gares routières de la périphérie. Là, ils se fondent dans la foule, et ils sont bien difficiles à déceler pour l'oeil non averti. Il en est de même pour les gamins qui **vivent sur -et de- la frontière**, mais ceux-ci présentent des caractéristiques qui les distinguent nettement des premiers.

I - UNE FRONTIERE ET DES ENFANTS DE LA RUE

En effet, le point de franchissement de la frontière avec le Ghana est maintenant l'un des plus importants de ces lieux de marginalité infantile, avec une population d'enfants de la rue originale. Première singularité, ces enfants sont attachés à ce lieu à cheval sur deux pays, et ils ne

¹ Directeur de recherche en sciences sociales à l'IRD.

² Voir du même auteur : *La naissance du Togo selon les documents de l'époque (1874-1884)*. Lomé, éditions Haho et Karthala, 1993, 470 p.

³ Depuis des décennies, le moteur de la fuite des enfants vers la rue est très généralement un conflit avec la marâtre ou avec le second mari de la mère (suite au décès d'un des deux parents ou, bien plus souvent, de leur séparation), ceci indépendamment du niveau économique de la famille. Sur cette singularité de Lomé, voir divers documents du même auteur réunis in MARJUVIA (Y. Marguerat et D. Poitou éd.) : *A l'écoute des enfants de la rue en Afrique noire*. Paris, Fayard, 1994, 628 p. Pour une approche plus récente (aux conclusions semblables), voir Elisabeth Blanchet : "Les enfants en circonstances difficiles au Togo : les garçons et les filles des rues de Lomé" in *Cahier de Marjovia* n° 7, 1998, pp. 79-84.

⁴ Cependant, depuis quelque temps, il y a à nouveau des petits rue du Commerce, au coeur historique de la ville.

s'aventurent pas dans la ville. Alors que les autres (qui ont beaucoup de temps libre) peuvent se balader dans l'ensemble de l'agglomération, sur des distances considérables, les enfants de la frontière se rendent tout au plus, en suivant la "Marina", la grande avenue qui longe la plage, au grand-marché, coeur de la vieille ville, et au port de Lomé¹, deux autres lieux d'intenses activités commerciales en tous genres et largement cosmopolites.

Cette frontière est -aujourd'hui encore bien plus encore qu'au XIX^e siècle- le lieu de tous les trafics, légaux et illégaux, surtout du côté ghanéen, où l'on peut trouver tout ce qui peut s'acheter : femmes, drogues, armes, bijoux de contrefaçon, faux papiers (ou vrais papiers volés)... Séparé de Lomé par une simple ligne nord-sud², le vieux village d'Aflao est devenu progressivement une sorte d'énorme ville du Far West, qui dépasse sans doute les 50 000 habitants. Elle s'est développée anarchiquement, dans l'indifférence des autorités ghanéennes, pour lesquelles ce n'est pas un chef-lieu administratif, donc digne d'intérêt : c'est juste un poste-frontière. On y voit des douaniers et des militaires, mais peu d'autres infrastructures publiques³.

On se trouve ici au coeur de l'une des régions les plus urbanisées et les plus actives de l'Afrique : à 200 km à l'ouest, il y a l'agglomération d'Accra (3 millions d'habitants) et la prospérité ghanéenne (et, au-delà, les 3 millions d'Abidjanais) ; à 150 km à l'est, il y a Cotonou (un million d'âmes, comme Lomé), puis, encore 100 km plus loin, les 8 ou 10 millions de citadins de Lagos, porte de l'indénombrable fourmilière nigériane. C'est dire combien le trafic, international mais aussi local⁴, est intense. Mais une telle frontière entre deux pays qui diffèrent par la langue, la monnaie, les traditions administratives, constitue, du fait de ses formalités bureaucratiques interminables, un obstacle dissuasif au passage des véhicules commerciaux. La plupart de ceux-ci s'arrêtent donc de l'un ou l'autre côté de la frontière, et laissent leurs passagers franchir les douanes à pied. Ceux-ci ont évidemment de multiples paquets à transporter, pour lesquels offrent leurs services de très nombreux porteurs, adultes et enfants. Dans cette région pauvre du Ghana, sèche et surpeuplée, la ville-champignon qu'est Aflao a ainsi attiré toute une population plus ou moins déclassée, qui peut s'employer à tous ces petits trafics et surtout à cette activité de portage, fatigante et très peu rémunérée, mais qui permet de survivre.

Voici pourquoi il y a de nombreux enfants de la rue⁵ qui travaillent à la frontière, où ils gagnent en moyenne entre 200 à 600 F cfa⁶ par jour, parfois jusqu'à 1 000 F, parfois pratiquement rien. Bien sûr, on gagne d'autant plus que l'on est costaud et rapide (quand un client arrive, c'est le premier qui pose sa main sur le paquet qui aura le droit de le porter), et ce sont donc les plus faibles qui reçoivent le moins. Les plus petits mendient, ce qui, disent-ils, rapporte mieux que de porter (il n'y a pas de tarifs fixes : tout se négocie entre le porteur et le passager). Il s'agit bien d'enfants *de* la rue, livrés à eux-mêmes, et non d'enfants *dans* la rue qui rentreraient en famille le soir après leur journée de labeur. Ces gamins échappent à toute autorité adulte⁷. La nuit, ils dorment soit sur la plage (plutôt du côté togolais), soit (du côté ghanéen) dans les ruines de grandes casernes inachevées qui jouxtent la frontière, soit, de part et d'autre,

¹ A 13 km de la frontière, sur la route internationale qui mène à Cotonou.

² Autrefois, le franchissement en était pratiquement libre. Depuis dix ans, des barbelés séparent les deux villes, avec des points de contrôle (les *beats*, suivis d'un numéro en anglais) qui sont autant de lieux de passage moyennant un bakchich aux militaires, et un petit salaire aux porteurs.

³ Aflao n'est électrifiée que depuis quelques années, alors que Lomé s'éclaire depuis trente ans avec l'électricité ghanéenne venue du barrage d'Akosombo.

⁴ Lomé et surtout son grand-marché polarisent toutes les activités de l'extrême Sud-Est ghanéen. En 1991, pendant les grèves de taxi à Lomé, on voyait le matin les gens marcher à la queue leu leu en une file continue de la frontière jusqu'au grand-marché ; l'après-midi, le flux s'inversait, toujours aussi parfaitement continu entre le grand-marché et Aflao.

⁵ Faute de pouvoir les dénombrer, on peut, d'après ce que disent les enfants, les estimer à au moins de nombreuses dizaines, peut-être une ou deux centaines.

⁶ Rappel : 100 F cfa = 1 FF, ou 0,15 euros. Il faut 200 à 250 F cfa pour faire un repas chaud.

⁷ Cependant, leurs relations avec les douaniers, policiers et militaires de la frontière sont assez bonnes, car les enfants leur rendent (gratuitement) de nombreux petits services dans la vie quotidienne, comme de laver le linge ou de faire diverses commissions. En échange, ils ont accès à ce qu'on appelle ici, comme ailleurs au Togo, le *gobi*, les restes de nourritures des forces de l'ordre.

sous les nombreux étals qui longent les rues menant aux postes de douane, où ils peuvent s'acheter de la nourriture à toute heure du jour ou de la nuit, et pratiquement tout ce qu'ils peuvent vouloir d'autre¹, à condition d'avoir de l'argent. Toute la journée², ils portent les bagages, et, bien sûr, ils volent aussi, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, c'est-à-dire souvent. Ils présentent donc bien toutes les caractéristiques de **vrais enfants de la rue**, en rupture avec le monde des adultes, tout en étant simultanément d'**authentiques enfants travailleurs**.

Je suis en contact avec certains de ces enfants depuis l'été 2000 : ceux qui fréquentent la petite maison (à 500 m de la douane togolaise) qui sert de quartier général au programme de réinsertion sociale des "grands" de la rue du CAJED³. Ils sont autorisés à venir y dormir librement : c'est, pour le moment, tout ce que nous pouvons leur offrir comme aide⁴. Ils sont maintenant une bonne quinzaine ou un peu plus (nettement plus quand il pleut), qui arrivent chaque soir vers 18 heures. Ils se lavent et déroulent les nattes, puis ils s'endorment comme des souches, visiblement épuisés. Au petit matin, ils se lèvent, roulent les nattes, balayent les lieux et repartent gagner leur vie. Ils sont sales, plutôt tristes pour des gamins de la rue⁵, pas en trop mauvaise santé (il faut être solide pour supporter une telle vie), mais maigres, avec beaucoup de maladies de peau et souvent de nets retards de croissance. Quand ils s'allongent sur leurs nattes, c'est sagement bien parallèles ; quelques heures plus tard, on les retrouve complètement contorsionnés et enchevêtrés, toujours profondément endormis malgré l'inconfort des positions : visiblement, leur sommeil est peuplé de tous les cauchemars dont souffrent les enfants à l'abandon⁶.

Heureux et reconnaissants du modeste abri que nous mettons à leur disposition, ils ne nous posent aucun problème. Mais il faut quand même essayer de les sortir de là, et je m'efforce actuellement de monter un nouveau programme pour ce groupe bien particulier d'enfants en rupture. J'ai donc profité de brefs passages à Lomé, en avril, août et novembre 2001, puis février 2002, pour mener auprès d'eux une recherche minimale, facile à faire puisque la confiance était établie a priori et que j'ai la chance de trouver mon terrain d'enquête anthropologique dans ma propre salle de séjour...

Avec ceux qui viennent habituellement chez nous et les copains qu'ils sont allés chercher à ma demande, j'ai pu réunir **70 biographies sommaires**⁷. J'ai réduit les questions à l'essentiel. C'est ainsi que, pour deviner un itinéraire individuel, il suffit de demander à l'enfant où est son père puis où est sa mère, ce qui indique automatiquement s'ils sont ou non séparés : si c'est le cas (et c'est presque toujours le cas), il n'est en rien indispensable de faire raconter en détail comment s'est déchiré le tissu affectif familial, récit douloureux à évoquer (et tristement répétitif, car ces courtes vies sont le plus souvent largement identiques).

¹ Pour se laver, il y a des toilettes publiques pas chères à Aflao (douche : 50 F, W-C : 50 F, urinoir : 25 F).

² La frontière est ouverte de 6 heures du matin à 22 heures (il est maintenant question de l'ouvrir 24 h sur 24 h). Mais les petits, apparemment, cessent de porter quand la nuit tombe.

³ Comité d'aide aux jeunes en difficulté au Togo, dont le "Programme apprentis" permet aux plus âgés de la rue (les 15 à 20-25 ans) de sortir de la marginalité et d'apprendre un métier.

⁴ Cependant, la directrice générale de la Protection de l'Enfance au Ministère des Affaires sociales togolaises (et présidente du CAJED), quand elle a des places libres dans un centre de réinsertion, propose à ceux qui sont les plus réguliers chez nous de sortir de la rue (quatre ont pu ainsi être récupérés, et deux autres replacés dans leur famille). Ils sont aussi invités chaque fois qu'il y a une manifestation publique pour les enfants, en particulier à Noël, ce dont ils sont heureux et fiers.

⁵ Impression bien sûr subjective, mais issue de l'observation que j'ai pu faire, au même moment et dans des conditions à peu près identiques, avec les gamins de la rue d'Abidjan, qui m'ont paru, comparativement, rayonnants de vitalité et de joie de vivre.

⁶ Avec bien sûr, comme toujours en pareil cas, des problèmes d'énurésie. Ces angoisses nocturnes s'atténuent avec le temps : ceux qui dorment depuis longtemps chez nous montrent un sommeil plus serein.

⁷ Sans possibilité de procéder à des vérifications, mais le climat était à la confiance : ils n'avaient aucune raison de me mentir. Ces gamins (autre différence avec ceux du centre-ville) ne parlent pour la plupart pas le français, au mieux quelques mots d'anglais ; j'ai donc utilisé comme interprètes les encadreurs du Programme apprentis, qui connaissent bien ces petits, car ils les voient presque quotidiennement.

Par ailleurs, des entretiens plus poussés avec certains, en particulier avec des chefs de bandes, m'ont permis de mieux comprendre l'apparition de celles-ci, phénomène nouveau à Lomé, et inquiétant pour l'avenir. Si rapide qu'elle ait été, cette enquête permet quand même de tracer un portrait assez précis de cette catégorie singulière des enfants de la rue.

II - QUI SONT CES ENFANTS ?

Il y a aussi des filles (de tous âges¹) qui travaillent le jour à la frontière, et rentrent en famille le soir. Seuls **les garçons** y vivent en permanence, c'est-à-dire y dorment la nuit : c'est cette seule catégorie que nous prendrons en considération ici.

1) Ages actuels et âge à l'arrivée dans la rue

Les gamins et les jeunes de la frontière sont d'âges très diversifiés : selon eux, cela irait de 6 à 25 ans. Ceux que j'ai interrogés s'échelonnent de 8 à 19 ans, chiffres souvent assez approximatifs², qui ne reposent que sur leurs dires et sur un minimum de vérification de leur stature physique en cas de trop grande invraisemblance (ils ont tendance à se vieillir). La faiblesse numérique de l'échantillon interdit de tirer ici des conclusions générales sur la pyramide des âges au sein du monde de la frontière. Mentionnons simplement que les enfants interrogés se répartissent entre 4,5 % âgés de 8 à 9 ans, 13 % de 10 à 11 ans, 27 % de 12 à 13 ans, 28,5 % de 14 à 15 ans³, 17 % de 16 à 17 ans et 10 % de 18 à 19 ans (tranche d'âge certainement sous-évaluée ici⁴), soit un sixième de très petits (moins de 12 ans), une forte majorité de moyens (12-15 ans) et un gros quart de grands (16 ans et plus).

Leur durée de séjour dans la rue s'échelonne, selon leurs dires⁵, de quelques semaines à une dizaine d'années, avec une forte concentration entre un et quatre ans (les trois-quarts du total), ce qui signifie qu'ils sont arrivés dans la rue à des âges très différents :

Age actuel	Age au départ dans la rue												Total
	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	
19									1		1	1	3
18									2	1		1	4
17	1	1			1	1			1	1			6
16		1				1		2	1	1			6
15				1	3	3	4	2	2				15
14			1	1	1	2							5
13			1	3	4	2	1						11
12		2	3	1	1	1							8
11		1	1	4	1								7
10				2									2
9			1										1
8	1	1											2
Total	2	6	7	12	11	10	5	4	7	3	1	2	56

¹ Il semble que seules les filles de plus de 16 à 18 ans se prostituent.

² D'où le poids des "15 ans" par rapport aux autres tranches d'âges, phénomène de concentration des déclarations sur les chiffres ronds que l'on retrouve dans tous les recensements en Afrique.

³ Avec une forte concentration sur l'âge standard de 15 ans (21 % du total) qui est sans doute artificielle : on décèle dans tous les recensements officiels de tels regroupements sur les chiffres d'âge ronds.

⁴ Il est rare que ces derniers dorment chez nous, mais certains, notamment des chefs de bandes, sont venus par sympathie.

⁵ Ce sont là des données inévitablement approximatives, en particulier pour les durées dans la rue les plus longues et pour les commencements les plus précoces. Même sans envie particulière de dissimulation, ils n'en ont que des notions assez confuses : c'est l'une des caractéristiques de l'enfant de la rue que de vivre uniquement dans l'instant, sans se soucier du temps qui passe (a fortiori quand il signifie des souvenirs pénibles).

On remarque que seuls trois des plus âgés (tous trois parmi les 16-17 ans, aucun des 18-19 ans) sont là depuis vraiment longtemps : les grands sont tous arrivés à la frontière à 15 et 18 ans. Les adolescents s'échelonnent d'avantage. Les petits sont arrivés vraiment très petits. Au total, sans trop se fier à l'absolu des chiffres, on doit conclure à une incontestable **baisse de l'âge à l'arrivée dans la rue** : en moyenne 16,3 ans pour les 18-19 ans, 12,3 pour les 16-17 ans (13,9 si l'on exclut les trois cas particuliers), 12,1 pour les 14-15 ans, 10,3 pour les 12-13 ans, 9,3 pour les plus petits, ce qui est extrêmement précoce pour rompre avec le monde des adultes. Un tel rajeunissement de la marginalité juvénile est le signe d'une évolution qui ne peut qu'inquiéter.

2) L'origine des enfants : nationalité, ethnie et lieu de naissance

Parmi les 70 enquêtés, 25 sont nés d'un père citoyen togolais. Tous ces Togolais viennent du Sud : quatre sont d'ethnie mina¹, le groupe traditionnellement citadin et commerçant qui domine culturellement (et linguistiquement) les villes du littoral ; deux seulement se disent Ouatchi, le monde paysan du Sud-Est surpeuplé² ; tous les autres sont Ewé³, venant surtout des gros villages échelonnés le long de la frontière du Ghana sur une centaine de kilomètres : Kovié, Noépé, Batoumé, Agou, la ville de Kpalimé⁴, ou encore de Tsévié, à 35 km au nord de Lomé... 36 enfants ont un père ghanéen, dont 29 Ewé du Ghana, presque tous originaires des villages ou des bourgades proches d'Aflao : Viépé et Denu à quelques kilomètres, Agbozumé et Kpoglo à une quinzaine de km, Anyako, Kedji ou Dzodzé à 20 ou 25 km... On relève encore trois autres nationalités : cinq Nigériens (deux Yorouba du Sud-Ouest, un Haoussa du centre du pays, un Ibo de l'Est et un Ijaw du delta du Niger), trois Béninois et un Ivoirien (sans précisions quant à leur origine régionale), soit 36 % de Togolais, 51 % de Ghanéens, 7 % de Nigériens et 6 % d'autres nationalités.

En fait, les trois pères béninois, l'Ivoirien et l'un des Nigériens ont épousé des femmes ewé (quatre du Ghana, une du Togo), et leurs enfants sont nés à Aflao ou au sud du Togo : dans la pratique, ceux-ci se considèrent donc comme des Ewé. Les chassés-croisés se révèlent nombreux et diversifiés : un Ewé togolais a épousé une Ivoirienne, deux Ewé ghanéens des Ewé togolaises, un Mina du Togo une Ghanéenne d'ethnie ashanti⁵ ; un Ashanti, divorcé d'une Ewé, vit (et maltraite son enfant) à Lomé... Apparaît ainsi une grande porosité entre les catégories d'origine, dont il ne faudrait donc pas surestimer l'importance⁶ : il est frappant de constater que, par leurs caractéristiques comme par leur comportement, tous ces enfants de la frontière sont **largement semblables**, quelle que soit leur nationalité officielle, et il est évident qu'ils doivent tous être traités de la même manière.

Signalons cependant quelques nuances. La moyenne d'âge des Togolais est légèrement supérieure à celle des Ghanéens (14,2 ans pour les premiers, 13,7 ans pour les seconds⁷). Les premiers sont relativement concentrés dans les âges moyens (surtout de 13 à 16 ans). Les Ghanéens, eux, couvrent toute la gamme des âges, mais ils dominent nettement parmi les enfants de 8 à 12 ans, signe d'une dégradation sociale plus poussée.

¹ Au sens large, y compris un Afro-Brésilien, d'une "grande famille" de Lomé.

² Gros fournisseur de migrants (et encore plus de migrantes) à très faible niveau culturel pour la ville de Lomé.

³ Le grand peuple (plusieurs millions de ressortissants) coupé en deux par la frontière ghanéo-togolaise. On n'entrera pas ici dans le détail des nuances sous-ethniques, que d'ailleurs ces enfants ignorent eux-mêmes. Notons qu'ils parlent l'ewé "officiel" (c'est le dialecte de cette région qui a été transcrit par les missionnaires protestants il y a un siècle et demi), et non le mina citadin, typique des gamins de Lomé, toutes ethnies confondues.

⁴ Les deux plus éloignés viennent du canton de Kpélé et du plateau de Danyi, au nord de Kpalimé, non loin de la frontière du Ghana.

⁵ Historiquement, culturellement, politiquement, le principal groupe du Ghana, au centre du pays, autour de la puissante ville de Kumasi.

⁶ C'est ainsi que, sur les trois enfants qui fréquentent davantage le grand-marché de Lomé que la frontière (tous trois d'ethnie ewé), deux sont Ghanéens et un seul Togolais (né à Lomé, mais son père est maintenant installé comme agriculteur dans la zone cacaoyère du nord du pays ewé ghanéen).

⁷ 13,8 ans pour les Ewé seuls.

Age de l'enfant / nationalité du père

Age actuel	Togolais	Ghanéens (dont Ewé)	Nigériens	autres	Total
19 ans		1 (1)	1	1 (Bén.)	3
18 ans	3	1 (1)			4
17 ans	1	5 (5)			6
16 ans	3	2 (1)	1		6
15 ans	6	6 (4)	2	1 (Bén.)	15
14 ans		4 (4)		1 (Bén.)	5
13 ans	6	5 (3)			11
12 ans	2	6 (5)			8
11 ans	3	2 (2)	1	1 (Ivoir.)	7
10 ans	1	1 -			2
9 ans		1 (1)			1
8 ans		2 (2)			2
	25	36 (29)	5	4	70

Quant aux lieux de naissance, on constate une différence frappante avec les enfants de la rue du centre-ville de Lomé interrogés dans les années 1980-90¹, qui étaient en très grande majorité d'origine citadine, nés dans la capitale même ou dans les autres villes du Sud. Ici, seuls 19 % des gamins de la frontière sont nés à Lomé et dans ses proches environs plus ou moins ruraux, et 13 % ailleurs au Togo (jamais à grande distance : les plus éloignés viennent de Tsévié, Togoville et Hahotoé, à une trentaine de kilomètres, de Zafi à 60 km, de Notsé et d'Agou à 100 km), soit 32 % de l'effectif. 54 % des enfants enquêtés sont nés au Ghana, dont 20 % à Aflao même, 21 % dans les villages éwé tout proches, et enfin 13 % dans le reste du Ghana (6 % à Accra et ses environs, 5 % dans l'Ouest ou en pays Ashanti²). Sept sont nés au Nigeria (quatre à Lagos, les autres dans les villes d'Ifé, Benin et Abuja, la capitale administrative) et trois en Côte d'Ivoire, de nationalités diverses. Si l'on tient compte de l'âge, on ne constate une différence que chez les natifs du Ghana, mais elle est spectaculaire : chez les jeunes de 15 ans et plus, douze sont nés dans les villages éwé proches et deux à Aflao ; c'est le contraire chez les enfants de moins de 15 ans : douze sont nés à Aflao, trois seulement dans les villages de la campagne éwé³. L'attraction de la ville-frontière sur son arrière-pays rural s'est donc fortement affirmée ces dernières années.

Au total, **les migrations ont été courtes** : 69 % de ces enfants sont nés à l'intérieur d'un cercle de 50 km de rayon autour de la frontière Lomé-Aflao (essentiellement à moins de 30 km), 17 % dans un espace situé entre 100 et 250 km (d'Accra à Lagos en passant par Kpalimé). Seuls 14 % viennent de réellement plus loin (quatre de l'intérieur du Ghana, trois de l'intérieur du Nigeria, trois de Côte d'Ivoire).

Observons que sept des ressortissants togolais (soit 28 % de ceux-ci) sont nés hors de leur pays : quatre au Ghana (dont trois à Aflao ou à proximité), deux autres en Côte d'Ivoire, le dernier au Nigeria. Parmi les Ghanéens, un est né à Abidjan, un au Togo, deux autres à Lagos. Deux des Béninois et l'un des Nigériens sont nés au Togo, un Nigérian au Ghana. Le dernier Béninois et le ressortissant ivoirien sont nés à Aflao. C'est donc le quart des enfants qui sont nés en migration internationale, inévitablement coupés de leur milieu d'origine théorique.

Ceux qui ne sont pas issus des proches environs sont-ils venus à la frontière de leur propre chef ? Il apparaît que la plupart d'entre eux ont un proche parent (père, mère, grand-mère) à Lomé, à Aflao ou tout près, et qu'ils n'ont guère eu à s'éloigner spatialement des leurs pour passer dans la marginalité sociale. Par exemple, le plus âgé des Nigériens est arrivé à Lomé à 17

¹ Et tout autant lors de l'enquête de 1998.

² Ou du moins dans l'une des régions de langue twi (Ashanti, Fanti, Akim, etc.) : tout le Centre et le littoral du Ghana à l'ouest d'Accra. Les enfants sont incapables de faire ces précisions ethnographiques : ils ont perdu leurs attaches.

³ A Dzodze (à 20 km), Denu et Adafionu, tout proches d'Aflao.

ans comme boy au service d'une commerçante amie de sa mère, qu'il a dû quitter parce qu'elle l'exploitait vraiment trop. Un autre de ses compatriotes est venu du centre du Nigeria chez un oncle forgeron à Accra à l'âge de 10 ans ; trois ans plus tard, au décès de son oncle, il a été placé chez une tante qui vit à Aflao, mais celle-ci ne le nourrissait pas, et il l'a rapidement quittée. Un fils de Nigérian, après une petite enfance à Lagos, est revenu dans sa famille maternelle à Agbozumé¹, où il a commencé à traîner dans la rue à l'âge de 8 ans. Même chose pour un enfant de père togolais et de mère ivoirienne, né à Abidjan puis confié à sa grand-mère de Lomé et négligé. De même, un petit Ghanéen dont les parents vivent à Abidjan, élevé par une grand-mère sans grandes ressources près de Keta...

Les déplacements sur longue distance réellement volontaires paraissent ainsi très peu nombreux : un enfant nigérian est parti de Lagos à 15 ans, poussé par un copain à voler son tuteur pour venir faire du commerce à Lomé (mais le capital était insuffisant, et il s'est vite retrouvé porteur, au port puis à Aflao) ; un jeune Togolais de 18 ans a fui les siens² à Zowla, à 60 km de Lomé (mais il est né à Lagos : si ancrée dans la tradition qu'elle paraisse, avec un père pêcheur et prêtre vaudou, sa famille est loin d'avoir été figée sur place) ; un petit de 10 ans a quitté la belle-mère qui le maltraitait à Tsévié, et parcouru à pied les 35 km qui sépare cette ville de Lomé, où il savait par le bouche à oreille qu'il pourrait gagner sa vie tout seul comme porteur à la frontière...

Le recrutement de ces enfants porteurs est donc essentiellement **local**. Retenons surtout l'importance, comme origine géographique, de ces gros villages éwé (du Togo comme du Ghana) proches de la frontière : la fuite des enfants n'est plus, comme naguère, le monopole des villes, ce qui signifie que, maintenant, l'appauvrissement et surtout la déstructuration familiale touchent aussi les campagnes qui entourent à faible distance les grandes cités.

3) Les itinéraires scolaires

Pour ceux de ces enfants qui ont été scolarisés, une majorité (46 %) a fréquenté l'école au moins trois ou quatre années, c'est-à-dire atteint les niveaux CE 1-CE 2 au Togo, *Class 3-4* au Ghana. 10 % n'ont pas dépassé le CP 2/*Class 2* ; 20 % ont pu atteindre la fin du cycle primaire (CM 1-2/*Class 5-6*), sans différences perceptibles entre les côtés togolais et ghanéen. Logiquement, les plus âgés ont eu davantage la possibilité de continuer leurs études plus longtemps, mais ils n'en ont guère profité : seuls un garçon de 13 ans et trois de 15 ans ont atteint l'enseignement secondaire (deux au Togo, deux au Ghana). Dans toutes les tranches d'âge entre 12 et 18 ans, le niveau médian d'études est limité au niveau CE 2/*Class 4*.

Si l'on prend en considération l'âge à l'arrivée dans la rue, le niveau scolaire moyen a été le CM 1/*Class 5* pour les plus de 14 ans, CE 2/*Class 4* pour les 11-13 ans, CE 1/*Class 3* pour les plus petits (et même CP 2/*Class 2* pour les moins de 10 ans). On constate donc un raccourcissement progressif de la fréquentation scolaire à mesure que l'âge au moment de la rupture s'abaisse. Bien sûr, les plus petits ont eu nécessairement moins de temps à passer à l'école que les plus âgés, mais, sachant l'importance des retards scolaires³, il paraît probable que les familles sont de moins en moins enclines à laisser s'éterniser des scolarités sans succès (et même avec succès).

48 % des enfants enquêtés ont fréquenté l'école au Ghana, 5 % au Nigeria, 29 % au Togo (ces derniers ont en général une maîtrise du français très faible⁴ : autre différence par rapport aux gamins du centre-ville, qui sont souvent en contact avec les Européens et doivent s'en faire comprendre). Il y a eu quelques brassages : cinq petits Togolais et l'un des deux Béninois (de mère ghanéenne) ont été scolarisés au Ghana (à Aflao ou aux environs), deux des Ghanéens

¹ Gros bourg rural à une quinzaine de km à l'ouest d'Aflao. Le vieux port de Keta, à 35 km au sud-ouest de la frontière, est le chef-lieu traditionnel de la région, mais en décadence totale.

² Pour un conflit lié à une histoire de fétiches.

³ Nous n'avons pas d'informations précises sur la durée écoulée entre l'arrêt de l'école et le départ de l'enfant vers la rue, mais il semble que, le plus souvent, celui-ci a été plus ou moins immédiat.

⁴ Nulle pour tous les autres.

(dont l'un, on l'a vu, a pu atteindre la classe de cinquième, le seul de notre échantillon) et l'autre Béninois (de mère togolaise) sont allés à l'école au Togo. La plupart ont donc suivi leur courte scolarisation (même s'ils ont accumulé les retards) là où ils sont nés, ou tout près. C'est ensuite que, de plus ou moins loin, ils sont partis vers la frontière. Comme pour les enfants de la rue de Lomé, l'abandon de l'école (le plus souvent faute d'argent pour en payer les droits d'inscription) a été généralement, sinon la raison réellement déterminante¹, du moins l'occasion du départ du foyer : la rupture avec l'école a signifié le début de la rupture avec la société.

Dernière classe atteinte

Age au départ dans la rue	- 0 -	CP 1 Class 1	CP 2 Class 2	CE 1 Class 3	CE 2 Class 4	CM 1 Class 5	CM 2 Class 6	secondaire
18 ans	1					1		
17 ans	1							
16 ans							1	
15 ans	1			1	3	2		1
14 ans					1	2	2	
13 ans				1	2	2	1	2
12 ans			1	3	2	2	1	1
11 ans	1		1	5	2	1	1	
10 ans	3			4	3	1		
9 ans	2	1	2	1	1			
7-8 ans	4		2	3				

Par ailleurs, tous n'ont pas eu la chance d'aller à l'école, même peu de temps : 19 % de ces enfants n'ont connu aucune scolarisation. Parmi les plus âgés (16 à 19 ans) : un Nigérian, un Béninois élevé à Lomé (où son père est maçon²) et deux Togolais, tous deux d'origine rurale, l'un venu de sa campagne ouatchi, l'autre d'un village proche de Lomé. De même pour deux Ghanéens de 14 ans. Tous les autres sont âgés de 10 à 12 ans : quatre Ghanéens, l'Ivoirio-Ghanéen et deux Togolais (dont un enfant de mendiant qui, selon un paradoxe qui n'est qu'apparent, a appris dans la rue nettement plus de français que les autres).

Dans cette région, au Sud du Togo comme au Sud du Ghana, où pratiquement tous les garçons allaient à l'école, perçue de longue date comme la voie royale de la promotion sociale, cette **absence complète de scolarisation** est un phénomène nouveau : parmi ces analphabètes complets, seuls trois avaient 15 ans ou plus à leur arrivée dans la rue, tous les autres avaient alors de 7 à 11 ans, soit 23 % de cette tranche d'âge. La dégradation de la fréquentation scolaire en milieu précarisé (des deux côtés de la frontière, mais le phénomène est plus particulièrement marqué au Ghana) a logiquement pour effet que, faute de ce "filet de protection" que représente l'école (fût-ce temporairement), les enfants sont rejetés de plus en plus jeunes vers les marges de la vie sociale.

Mais la médiocre insertion scolaire initiale de ces enfants marginalisés est elle-même le signe d'une crise bien plus déterminante : celle de la famille, et au premier chef du couple parental.

4) La situation des parents et la rupture avec la famille

Comme le plus souvent avec les enfants livrés à eux-mêmes, le modèle que l'on retrouve ici est fondamentalement celui de la **famille éclatée**.

Sur nos 70 petits porteurs de la frontière, il n'y en a que sept (soit 10 %) qui affirment que leurs parents sont toujours unis. En fait, deux de ces couples restés ensemble (tous des Ewé

¹ Car l'argent ne manque pas forcément dans le foyer, mais ce n'est pas à cet enfant-là qu'il sera consacré.

² Il l'a donc suivi sur les chantiers au lieu d'aller à l'école.

ghanéens) vivent au loin, à Lagos et à Abidjan, et leurs rejetons avaient été confiés à un parent du village, grand-mère, oncle, etc., où, souffrant de trop peu d'attention, ils ont abandonné rapidement l'école : ils s'agit donc là aussi d'enfants insuffisamment entourés par leurs géniteurs. Seuls cinq de nos enfants de la frontière ont donc pu être élevés par leur père et leur mère, soit 7 %, avec des situations pas toujours faciles à éclaircir. Le plus âgé des Togolais (18 ans), venu du village de Zowla, dans le Sud-Est ouatchi¹, avait quitté ses parents à la suite d'un conflit familial lié à une affaire de culte vaudou qu'il refusait². Un jeune Ghanéen (14 ans), qui a abandonné l'école il y a deux ans faute de ressources, décrit ses parents comme unis, mais en réalité la mère (vendeuse) vit à Aflao, et le père (pêcheur) à Denu, à 7 km l'un de l'autre. Un autre de 15 ans affirme que ses parents ont quitté le Togo à la retraite du père (pêcheur au port de Lomé), et qu'il a refusé de les suivre à Denu en espérant continuer sa scolarité, qu'il suivait brillamment (c'est lui le seul à avoir atteint la classe de cinquième) ; faute d'argent, il a dû y renoncer, et il a échoué à la frontière il y a deux ans³. Pour les deux derniers (un Ouatchi de 15 ans et un Ewé ghanéen de 13), je n'ai pas réussi à faire apparaître clairement le problème qui les avait amené à rompre avec les leurs⁴.

Comme toujours parmi les enfants de la rue dans le monde, l'écrasante majorité de nos gamins de la frontière sont donc issus de familles désunies, que ce soit par la vie ou par la mort.

Les **orphelins** sont ici nombreux : 23. Treize enfants n'ont plus leur père, six n'ont plus leur mère, quatre ont perdu leurs deux parents. C'est donc 33 % de ces petits qui ont vu leur cellule familiale détruite par la mort d'au moins un adulte, avec tout ce que cela peut représenter comme drames⁵.

Les **40 autres** (soit 57 %) ont des **parents vivants mais séparés** (deux des enfants ignorent même complètement où sont l'un sa mère, l'autre son père, partis depuis longtemps). Sans qu'il soit nécessaire de le faire préciser, on imagine sans peine le schéma habituel, tout à fait banal pour les enfants de foyer rompu comme pour les orphelins : remariage du parent que l'on a suivi et conflit avec le beau-père ou avec la marâtre...

Pourtant, en majorité, ces parents ne sont pas bien loin.

	Père	Mère		Père	Mère
<u>Résidant au Ghana :</u>	26	32	<u>Résidant au Nigeria :</u>	4	5
à Aflao	10	11	<u>Résid. en Côte d'Iv. :</u>	2	4
villages éwé proches	7	11	<u>Résidant au Bénin :</u>	3	2
à Accra (ou environs)	3	7	<u>Résidant au Gabon :</u>	1	-
ailleurs au Ghana	6	3	décédés	17	10
<u>Résidant au Togo :</u>	16	16	localisation inconnue	1	1
à Lomé	10	9			
villes/villages proches	4	-			
villages du Sud-Est	2	3			
autre Sud du Togo	-	4			

¹ Mais, on l'a déjà dit, il est né à Lagos : on n'est pas du tout dans une paysannerie immuable.

² Ce jeune homme, particulièrement affable et sérieux, était en fait un sans-domicile-fixe (heureux de pouvoir s'abriter chez nous), et non un vrai gamin de la rue. Interrogé en août 2001, il gagnait un tout petit salaire (12 000 F cfa par mois) à collecter les ordures ménagères pour une ONG du quartier de la frontière. Peu après, il a regagné sa famille : il n'a donc été que temporairement un marginal.

³ Sa mère, m'a-t-il dit, est venue l'y rechercher, mais il a refusé de la suivre : il y a bien un conflit familial quelque part.

⁴ Depuis l'enquête, l'un d'eux s'est laissé convaincre de retourner chez les siens.

⁵ Parmi les enfants des rues du centre de Lomé, la proportion d'orphelins n'atteint pas les 20 % : la société urbaine est quand même davantage déstructurée que le monde rural qui l'entourne.

Sur les 111 parents vivants et localisés¹, 52 % résident au Ghana (54 % pour les mères), 29 % au Togo (31 % pour les pères), 19 % dans d'autres pays, de la Côte d'Ivoire au Gabon. La plupart des parents sont physiquement proches. Un gros tiers vivent sur place : 19 % à Aflao et 17 % dans la ville de Lomé, et encore 24 % dans les villages du Sud-Est ghanéen ou du Sud du Togo, soit 60 % à moins de 100 km de la frontière. 25 % sont un peu plus loin, dans le Sud du Ghana ou du Bénin, à quelques heures de minibus. Seuls 14 % résident nettement à distance, dans des pays non-frontaliers. L'aire de circulation des parents est en gros la même que leur aire d'origine, c'est-à-dire réduite spatialement, mais elle est sillonnée de mouvements intenses : seul un tiers des paires de géniteurs vivants -qu'ils soient unis ou divorcés- (soit 16 sur 45) habitent dans une même ville ou un même village.

Nous ne connaissons pas les **professions** de quinze des pères, soit qu'ils soient décédés depuis très longtemps, soit qu'ils aient été perdus de vue par l'enfant, soit simplement (pour les tout premiers enquêtés) que la question n'ait pas été posée. Une douzaine d'entre eux est composée d'agriculteurs et de pêcheurs, vivants ou décédés, qui ont presque tous connu divers mouvements migratoires. Une autre douzaine sont -ou ont été- artisans ou petits commerçants indépendants (six maçons², trois menuisiers, deux tailleurs, un blanchisseur, deux vendeurs ambulants, un changeur de monnaie...). On peut y ajouter trois porteurs (deux à la frontière, un au grand-marché de Lomé) et surtout huit chauffeurs (dont trois à Aflao même et un moto-taxi à Lomé), métier qui est synonyme de grande mobilité, de beaucoup d'indépendance, et aussi, très souvent, de forte instabilité conjugale. Enfin, encore une douzaine sont ou ont été salariés, sans qu'il soit possible d'avoir des précisions sur leur niveau hiérarchique : un fonctionnaire togolais, un employé de banque à Lomé, un agent de la gare routière d'Aflao, un planton de la douane, un cantonnier et un agent forestier au Ghana, deux dockers à Lomé, deux marins (l'un basé à Lagos, l'autre à Abidjan) et trois membres (tous décédés) des "corps habillés" : un douanier et deux policiers³. Il y a encore quelques inclassables, comme un mendiant et un prêtre-féticheur... Donc une forte majorité de professions modestes et souvent instables, directement liées à la frontière dans une quinzaine de cas. On est ici en milieu largement précarisé, mais pas exclusivement.

Pour les mêmes raisons qu'à propos des pères, nous ignorons les activités de plus de la moitié des mères. Pour les autres, les professions sont presque toujours très humbles : quinze (petites) commerçantes (à Aflao, Lomé, Accra, Ifé, Kpalimé...) , huit porteuses (surtout à Aflao, un peu à Lomé), une paysanne (au Nigeria), une tresseuse de nattes à Aflao et, seule activité artisanale non négligeable, deux couturières au Ghana. Au total, la plupart de ces parents se situent aux niveaux inférieurs de l'échelle sociale, ce qui ne veut pas dire misérables, loin de là.

Quoiqu'il en soit, si les origines de ces enfants remontent souvent aux gros villages éwé situés de part et d'autre de la frontière, il est évident qu'il ne s'agit plus du tout de ruraux. Ils sont le produit d'une **société profondément bouleversée** par la modernité, les brassages de population, l'instabilité conjugale, les nécessités de la survie dans un monde monétarisé pour lequel ni ces gamins ni leurs parents n'ont beaucoup d'atouts en main.

III - L'APPARITION DES BANDES

Bien que la présence des enfants de la rue y fût fort ancienne (pratiquement un demi-siècle), Lomé avait ignoré jusqu'à ces dernières années le phénomène des bandes d'enfants de la rue : c'était chacun pour soi. Il existait tout au plus des groupes précaires de copains, aux contours fluctuants, sans hiérarchie interne ni identité. Dans la rue, les relations entre petits et

¹ Remarquons que tous ces enfants, sauf le présumé Ibo, savent au moins un minimum de choses sur leur père, ce qui n'est pas le cas dans les villes où l'une des grandes sources d'enfants abandonnés est la prostitution.

² Métier composé surtout de ruraux, qui se déplacent de chantier en chantier au lieu d'avoir un atelier avec pignon sur rue. C'est vraisemblablement à cause de cela que les maçons sont fortement méprisés des Loméens (je n'ai jamais vu aucun jeune de la rue envisager de le devenir).

³ On constate dans tous les pays avec quelle facilité cette corporation, forte du prestige (et de l'autorité) de l'uniforme auprès des dames, sème à tous vents les enfants, dont certains échouent dans la rue.

grands étaient de simple exploitation, ces derniers se servant à volonté dans les poches des plus faibles sans rien leur accorder en contrepartie, alors que le principe de la bande est une relation d'échange entre membres inégaux : soumission contre protection.

La structuration en bandes signifie que les enfants marginaux ressentent de façon plus aiguë, plus vitale le **besoin d'être protégés** ; c'est, sans aucun doute, l'indicateur d'une aggravation de leurs conditions de vie, et de celles de la société toute entière¹. Depuis quelques années, sont ainsi apparues à Lomé de véritables bandes d'enfants et de jeunes. Ces dernières sont parfois réellement dangereuses, en particulier à la gare routière d'Agbalopédogan, tout au nord de l'agglomération, et dans la partie consacrée au charbon de bois ("Akassimé") du marché d'Hanoukopé, le deuxième plus grand marché de la ville. La police les combat, et a pu ainsi démanteler celle des grands d'Akassimé. Mais il est à craindre que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, il ne s'en reconstitue d'autres bientôt.

Bien que beaucoup d'entre eux continuent à se débrouiller seuls, les gamins de la frontière ont eux aussi commencé à se structurer en bandes. C'est, on l'a dit, un fort mauvais présage, mais c'est aussi, pour le scientifique, une occasion précieuse pour observer l'apparition même du phénomène, émergence pratiquement jamais décrite en Afrique². Pour explorer en détail l'évolution et le fonctionnement des bandes, il m'aurait fallu beaucoup plus de temps : je n'ai pu qu'interroger brièvement des membres de sept d'entre elles, dont quatre chefs (ainsi que le leader d'une bande de jeunes voleurs du marché d'Akodésséwa, près du port), ce qui nous donne quand même des informations significatives.

Il y aurait à la frontière une dizaine de bandes, surtout du côté Ghana, dont les plus importantes comptent de vingt à trente membres. Quelques-unes (parmi les plus petites) vont travailler à porter (et voler) au port de Lomé, mais reviennent le soir dormir à la frontière.

A les entendre, ces bandes paraissent organisées de façon assez différente les unes des autres : il est probable que le temps se chargera, en les multipliant, de les pousser à s'homogénéiser, soit par subdivision, soit par mimétisme. Tôt ou tard, elles finiront par adopter l'ensemble des traits qui les caractérisent quand le phénomène atteint son plein épanouissement (hiérarchie, territoire, rituels, codes distinctifs, etc.). Ici, chacune est encore singulière, ce qui nous permet de mieux en comprendre les mécanismes à l'oeuvre. On peut les regrouper en deux grandes catégories, les unes **égalitaires**, où le chef travaille avec ses compagnons, les autres fortement **hiérarchisées**, où le chef domine nettement et exploite les autres membres.

La plus ancienne (selon son fondateur, S, aujourd'hui 17 ans, dont dix passés à la frontière, un gaillard solide mais d'allure plutôt douce, et même timide, toujours un peu triste) a quand même sept ou huit ans. Comme les grands leur rendaient la vie vraiment trop difficile, c'est explicitement pour se protéger d'eux que seize très petits décidèrent de se regrouper, et élirent S comme chef, car il était le plus âgé (il avait... 9 ans). Onze des fondateurs font toujours partie de la bande, qui a décidé de limiter ses effectifs à une vingtaine, en deux sous-groupes de dix (dirigés l'un par S, l'autre par son second, du même âge, avec lequel S partage le pouvoir de décision). Certains des anciens ont quitté la bande pour aller se débrouiller seuls (dont deux Nigériens qui ont continué leur chemin jusqu'à Accra) ; quelques uns ont fait des allers et retours ; deux sont morts dans la rue (l'un de l'infection d'une blessure au pied non soignée, l'autre d'un coup reçu sur la tête). Aucun n'est retourné en famille ; aucun n'a été recueilli par une institution.

Il est évident que c'est avant tout la nécessité d'une protection mutuelle qui pousse les enfants à s'organiser, fût-ce encore faiblement. Ainsi la petite bande de F n'est-elle qu'un groupe de sept enfants qui s'aident les uns les autres de temps en temps, sans plus : chacun travaille et

¹ Voir du même auteur : "Malheur à la ville dont le prince est un enfant (de la rue) : une typologie de la dynamique du monde des enfants de la rue" (à paraître in *Cahiers d'études africaines*).

² Je ne connais que des allusions citées par Momar Coumba Diop et Ousseynou Fall in "Dakar : les jeunes, les autorités et les associations", Georges Héroult et Pius Adesanmi (éd.) : *Jeunes, culture de la rue et violence urbaine en Afrique*, Ibadan, IFRA, 1997, 419 p. (pp. 147-208).

dort de son côté. Par contre, chez S, on dort en petits groupes suffisamment rapprochés les uns des autres pour pouvoir se mobiliser immédiatement en cas d'agression. De plus, toute la bande se cotisera pour acheter les médicaments d'un malade, et l'on ira ensemble négocier (c'est-à-dire acheter) la libération d'un camarade arrêté par les forces de l'ordre. Au-delà de la simple entraide ponctuelle, la bande de S est aussi une entité économique : un sous-groupe peut ainsi se faire engager pour charger un camion de sable prélevé sur la plage : à dix, c'est rapide, et assez bien payé¹. C'est S qui reçoit le salaire collectif et le confie à l'un des "banquiers ambulants" du marché jusqu'à la fin de la semaine, où il le distribue également entre tous les membres, ainsi que le produit des vols (seulement de marchandises à l'étalage, et peu fréquents, m'affirme-t-il).

On aurait pu penser que c'est le territoire vécu en commun, le jour ou la nuit, qui a été le moteur du regroupement et de l'identité collective. Mais ces groupes sont assez mobiles dans l'espace. En réalité, il apparaît ici clairement que la structuration se cristallise essentiellement autour d'un chef, surtout s'il s'agit d'une personnalité au charisme puissant. C'est souvent le plus costaud, mais pas toujours : le petit M (13 ans) est ainsi un chef respecté, qui rayonne d'autorité et d'audace malgré son jeune âge². Il est venu à la frontière il y a trois ans, quand sa mère a abandonné le domicile conjugal. Il a d'abord vécu seul au grand marché d'Aflao, où il était souvent volé et battu par les grands voyous (20-25 ans), qui vivent et attaquent par groupes de deux ou trois³. Au bout de trois mois, il a été rejoint par son cousin P, à peine plus âgé que lui, qui vivait jusqu'ici au port de pêche de Lomé, et ils décidèrent de rester toujours ensemble⁴. D'autres gamins, du même âge ou plus petits, mais aussi plus grands, se joignirent ensuite à eux. Au bout d'un an, ils étaient 5 ; aujourd'hui ils sont 23 (de 7 à 17 ans, les plus grands reconnaissant comme les autres l'autorité de M). Le groupe a pour objectif essentiel de se défendre contre les voyous adultes : si l'un des membres est attaqué, ils foncent tous ensemble sur l'agresseur, à bras raccourcis, et il faudrait être bien téméraire pour prétendre tenir tête à l'avalanche. C'est pourquoi la bande de M dort bien groupée, toujours au même endroit (un petit marché d'Aflao). Toutefois, le jour, chacun vaque à ses affaires de son côté, avec qui il veut, et chacun garde son argent, mais l'on s'entraide en cas de maladie ou de recette trop faible.

Sa bande a en M un véritable chef, qui prend seul les décisions importantes. Il interdit aux siens de se droguer ou de se voler entre eux (et même de voler à l'extérieur, dit-il). Il sépare les bagarres (assez rares, selon lui), et surtout, dans ce groupe aux âges très diversifiés, il empêche les grands de brimer les petits. Mais il vit et travaille exactement comme les autres : c'est sans doute le très jeune âge de M à la fondation de sa bande qui donne à celle-ci son côté égalitaire. L'autorité de S (qui est, lui, le plus âgé de sa bande) paraît plus discrète, davantage fondée sur son statut de grand-frère : il dit préférer diriger par ses conseils, mais, en cas de faute, il peut avoir recours aux coups et même à l'expulsion (le dernier cas a été celui de quatre garçons qui voulaient "voler un pauvre", m'a-t-il raconté ; ils sont maintenant au port). Au total, S et M sont des chefs qui commandent, mais qui travaillent comme les autres et ne prélèvent rien sur leurs subordonnés. C'est sans doute une situation assez rare.

Dans les bandes hiérarchisées, le chef est en général sensiblement **plus âgé** que ses troupes, et nettement **prédateur**. C'est la cas de la bande de L, un jeune adulte voleur professionnel, qui dirige une vingtaine de plus petits (d'âges assez homogènes : tous des 13-15 ans), dont il extorque l'argent à volonté, en échange de sa protection physique et d'aide en cas de maladie. Cette autorité est le seul élément d'unité : ils ne dorment pas ensemble, ne travaillent pas

¹ Environ 2 500 F cfa pour remplir une "bâchée" Peugeot. C'est bien plus rentable que de laver la vaisselle des vendeuses de plats préparés.

² Avec un intense besoin d'affection, comme c'est souvent le cas chez les petits durs de la rue. La qualité de nos relations tient beaucoup à ce que, dès le début, je l'ai reconnu et respecté dans son statut de chef, plaisantant même que, comme responsable de mon programme pour les jeunes, je suis son collègue.

³ Ils sont toujours là, précise-t-il.

⁴ M et P restent extrêmement liés. Pourtant, il y a quelques mois, P a accepté d'aller dans une institution des Affaires sociales togolaises. M devait l'y rejoindre début septembre, après mon retour en France. En fait, il s'est arrangé pour manquer tous les rendez-vous : il a visiblement préféré rester avec sa bande. Du moins pour le moment : en novembre 2001, je lui ai expliqué en détail mon projet pour offrir aux petits une possibilité de réinsertion ; il l'a approuvé et s'est déclaré candidat.

ensemble. Par contre, la bande de K, de taille plus restreinte, est plus fortement structurée, bien que son chef, voleur professionnel lui aussi, n'ait que 17 ans¹. Ils ne sont que six gamins, entre 12 et 15 ans, les mêmes depuis trois ans (aucun n'a été arrêté², ni n'est reparti en famille ou ailleurs). Ils travaillent au grand-marché de Lomé comme porteurs et surtout comme voleurs sur les étalages. C'est K seul qui revend les choses volées par les petits, et il leur redonne en échange un petit peu d'argent (en général 100 ou 200 F cfa). Si l'enfant a volé de l'argent liquide, K prend tout, quelle que soit la somme, et lui ristourne là aussi à peine 100 ou 200 F. Par contre, il sait être généreux si un petit est malade ou trop affamé, et il défend énergiquement les siens contre toute attaque extérieure. S'il le faut, il impose son autorité à coups de bâtons sur les mains et sur les fesses. Ils dorment tous ensemble sous les étals qui entourent le grand-marché, tard le soir, après la fermeture des cinémas. K est fumeur de tabac et de cannabis, mais -en principe- pas ses petits, alors que ceux de la bande de S en consomment³.

Les bandes de M et de K représentent donc significativement les deux extrêmes dans les diverses formes de structuration autour d'un chef : dans le premier cas, un simple pair doté d'une autorité régulatrice, un véritable maître et exploiteur dans le second.

Entre les deux, il existe de nombreuses situations intermédiaires. Les bandes de Ki (âgé de plus de 20 ans) et de R⁴ (18 ans, dont trois de rue) comptent ainsi toutes deux six à neuf membres, aux âges très diversifiés (de 8 à 20 ans), qui dorment tous ensemble chez le premier, pas systématiquement chez le second. Dans les deux cas, le chef travaille comme les autres et, en principe, ne prend pas d'argent aux petits, sauf quand il en manque lui-même (ce qui n'est pas rare). Le chef les protège s'ils sont attaqués, et les aide quand ils sont malades ou trop affamés. Cette générosité se révèle toutefois assez limitée : en cas de maladie, il donne ; en cas de faim, il ne fait que prêter.

Ces bandes de la frontière, qui migrent de temps en temps vers le grand-marché ou vers le port n'ont pas (ou pas encore) un territoire vraiment approprié, qui, comme on le voit dans d'autres villes où le phénomène est plus enraciné, pourrait leur donner une identité, mais aussi des frontières à défendre, source de conflits innombrables. S'il arrive aux bandes qui déambulent dans le grand-marché de se battre entre elles, c'est en général parce que l'une a été surprise par les autres en train de voler et refuse de partager son butin avec elles. Car ces gamins sont extrêmement observateurs de tout ce qui se passe, et il est difficile de voler sans être repéré par les autres candidats au vol qui rodent autour à l'affût ; ceux-ci considèrent que, dans ce cas, une part du larcin leur est automatiquement due.

Autre preuve que **la structuration est encore faible** : les membres des bandes y sont peu attachés, et ils peuvent en repartir librement, passer de l'une à l'autre d'autant plus facilement qu'elles coexistent pacifiquement. Si certaines bandes, comme celles de K, sont stables, d'autres connaissent donc des mouvements importants, comme celle de Ki, dont la moitié des effectifs s'est renouvelée en deux ans (on a vu que la première est l'une des plus solidement organisées autour de son chef, et la seconde beaucoup moins).

Par contre, il est très significatif de constater déjà l'existence, dans presque toutes ces bandes, de véritables "**rites d'admission**" pour les nouvelles recrues, qui correspondent tous aux mêmes préoccupations : tester le courage et les aptitudes des candidats, et leur inculquer l'obéissance face à ceux qui sont plus anciens qu'eux dans la bande.

¹ Ce n'est pas de L et de K eux-mêmes que je tiens ces informations, mais de leurs petits.

² S'ils se font prendre en train de voler, ils sont battus par la foule (c'est arrivé trois fois en trois ans à mon informateur), mais pas remis à la police.

³ Les enfants de la frontière ignorent l'usage des comprimés ou du diluant. La pratique du "sniffage" existe depuis quelques années à la gare routière d'Akodésséwa, là où arrivent les camions qui descendent du Niger ou du Burkina Faso, où elle est très courante dans la rue. Elle aurait depuis peu gagné le centre-ville de Lomé.

⁴ Issu de la famille des chefs traditionnels de l'un des vieux quartiers de Lomé.

Chez Ki, cette épreuve est encore réduite à sa plus simple expression : le nouveau est simplement "mis à l'essai" et observé dans son travail pendant une semaine, puis accepté s'il fait preuve de sérieux. S teste véritablement la valeur morale du candidat en lui confiant de l'argent pour une commission précise ; si le petit s'en acquitte loyalement, il est accepté ; dans le cas contraire, il est refusé. Dans la bande de R, l'accueil est nettement plus dur : on "lui fait peur" en le pressant de questions de façon agressive, à la manière des policiers ; on le harcèle pour mesurer sa résistance, et on lui extorquera une bonne partie de ses premiers gains.

L'épreuve initiatique peut être encore plus musclée : quand un candidat se présente chez lui, M désigne un membre de sa bande, un peu plus grand que le nouveau, contre lequel celui-ci devra se battre à mains nues. S'il gagne, il devra affronter M lui-même, qui, m'a-t-il affirmé avec un grand sourire, ne perd jamais. (En fait, M m'a avoué n'avoir refusé aucun demandeur, ni chassé personne de sa bande.) Démarche équivalente chez le grand voleur K : le nouveau venu (qui doit nécessairement être déjà un habitué de la vie au sein du marché) doit d'abord se battre contre un plus grand de la bande pour montrer son courage et sa force, puis il devra aller voler quelque chose sous le regard attentif des autres, qui ne sauraient accepter parmi eux un élément trop mou ou quelque peu maladroit.

Il n'est pas douteux que, si rien n'est fait, l'évolution naturelle de ces bandes sera d'être toujours plus structurées, toujours plus closes sur elles-mêmes pour survivre, quitte à ce que se soit en s'éloignant sans cesse davantage des comportements acceptables par la société¹. Laissé à lui-même², ce monde des enfants marginalisés de la frontière Togo-Ghana, eux-mêmes issus d'une population dont les couches précarisées se délitent de plus en plus, ne peut conduire qu'à une **asocialité toujours plus profonde**, plus dangereuse.

Je terminerai sur deux anecdotes qui me paraissent révélatrices du vécu de ces enfants, l'une des dangers qu'ils encourent dans la rue³, l'autre de leurs espoirs d'en sortir.

Kj, jeune Togolais de 17 ans (bien bâti mais de petite taille : il fait plus jeune que son âge), porteur à la frontière depuis deux ans, est récemment passé tout près de la mort. En juillet 2001, trois trafiquants béninois qu'il connaissait lui proposèrent de venir travailler avec eux au Nigeria, ce qu'il accepta avec joie. En fait, les trois hommes voulaient de lui pour faire un

¹ Les confidences de A -jeune voyou de 25 ans, dont 9 années passées dans la rue (à Akodésséwa et non à la frontière : il n'a donc pas été pris en compte ici)- donnent des indications sur les trois bandes de jeunes du marché d'Akodésséwa, à l'entrée du port de Lomé, où la situation paraît plus grave qu'à la frontière. Elles vivent essentiellement d'activités délinquantes, et leur identité est plus marquée, car elles portent des noms propres. Celle de A, les "Enfants du marché" (une quinzaine de membres, de 18 à 25 ans), fait officiellement de la récupération de déchets, en fait pratique diverses formes de vol en groupe (notamment sur la plage), mais sans armes. Les vingt à vingt-cinq membres de la bande "Sous le manguier" portent au marché le jour, volent la nuit. Les "Barbares" ne sont que neuf (dont trois actuellement en prison), mais ils sont plus âgés (25 à 35 ans) et surtout nettement plus violents : ils menacent et frappent les femmes du marché pour les racketter. Les relations sont bonnes entre les deux premières bandes, nulles avec les Barbares, qu'A décrit comme "méchants". Chez lui, le produit des vols est partagé à raison d'un tiers pour le chef, deux tiers divisés en parts égales entre tous les autres membres. Les nouveaux doivent démontrer leur habileté et leur audace en allant voler seuls sous les yeux de la bande ; ils ne sont pas battus.

A avait conquis son rang il y a quatre ans, en se battant contre l'ancien chef (un jeune adulte), qui avait voulu garder pour lui seul tout l'argent d'un vol. Malgré un coup de couteau qui lui a laissé une large cicatrice au bras, de l'épaule jusqu'au coude, il a obligé l'autre à prendre la fuite (il n'est plus jamais réapparu à Akodésséwa). En novembre 2001, A s'était fait identifier au cours d'un vol : sa sécurité, voire sa vie étaient sérieusement menacées, et il avait dû fuir le quartier. Il n'avait que deux solutions : changer de ville, et recommencer à voler, ou bien changer de vie. J'ai pu lui offrir cette option-là, en l'accueillant dans notre programme pour les grands de la rue. Depuis, il est un apprenti d'un sérieux et d'une gentillesse exemplaires.

² Les petits constatent qu'à la frontière, personne, aucune institution ni autorité, togolaise ou ghanéenne, ne vient les visiter, ni ne leur propose d'aide, ni ne paraît s'intéresser un tant soit peu à leur sort.

³ A la différence des gamins d'Abidjan et surtout de Dakar, ceux de Lomé ont peu à craindre des pratiques des pédophiles (pas totalement inconnues, mais dues essentiellement à des hommes venus des pays soudano-sahéliens, m'ont-ils affirmé).

sacrifice humain, ce qui -ils en étaient absolument sûrs- devait leur rapporter d'immenses richesses. Mais le féticheur nigérian qui devait effectuer le rite, et façonner pour eux les plus puissants grigris avec divers organes à prélever sur l'adolescent, prit peur et dénonça les trois hommes à la police locale. Il y eut arrestation, enquête, conférences de presse par les autorités¹, et annonce d'un procès (dont j'ignore la conclusion). Quant à KJ, renvoyé au Togo, il est tout simplement revenu à la frontière, sans autre solution que de continuer à y porter les bagages pour survivre.

Pendant mon enquête de novembre 2001, je me suis rendu compte en interrogeant les enfants que plusieurs d'entre eux n'étaient à la frontière que depuis quatre à six semaines, tous pour la même raison : le manque d'argent pour payer les frais de leur rentrée scolaire. J'ai donc décidé de fournir un minimum² à six d'entre eux, tous très jeunes, qui me paraissaient pouvoir reprendre l'école (trois du côté Togo, trois côté Ghana), au moins pour cette année³. J'ai commis l'imprudence de demander à haute voix à l'un des encadreurs de faire venir vers moi "ceux qui veulent retourner à l'école". Tous les enfants présents se sont précipités avec enthousiasme. Faute de solution immédiate pour eux, j'ai bien été obligé de décevoir cette bouffée d'espérance qui les avait un instant soulevés.

C'est dire combien **leur demande de réinsertion sociale est ardente**, et combien il est important d'essayer de proposer à ces enfants de la frontière la possibilité de revenir à une vie plus normale⁴. Ceci doit se faire selon des formes à chaque fois adaptées à leur âge, pour les plus petits comme pour les plus grands (qui ne sont pas les moins demandeurs⁵). Mais ceci est une autre histoire, qui pourra s'appuyer sur les conclusions de cette analyse.

¹ KJ m'a remis une coupure d'un grand journal de Lagos (le *Daily Times* du 22 septembre 2001) qui relate en détail toute l'affaire (avec sa photo en gros plan).

² 10 000 F cfa, pour l'inscription et un tout petit peu de fournitures.

³ Trois mois plus tard, quatre ont effectivement repris l'école. Deux des petits Ghanéens n'ont pas réapparu, ni chez nous ni à la frontière. Il est certain que ne rien faire était la garantie que ces petits y resteraient définitivement.

⁴ Pendant mon séjour de février 2002, M, le petit chef de bande de 13 ans, est resté tout le temps avec moi, débordant de tendresse. A mon départ, il a déclaré qu'il voulait maintenant retourner chez son père, maçon à Aflao (M l'a quitté il y a trois ou quatre ans, quand sa mère a déserté le foyer conjugal, alors que son frère aîné - aujourd'hui élève dans le secondaire- était resté) et reprendre l'école (comme la rentrée scolaire est en janvier au Ghana, il est donc possible de la rejoindre en mars). Un tel retour dans une classe d'enfants tout petits et habitués à la discipline risque d'être fort difficile : il faudra vraisemblablement trouver une autre solution.

⁵ Les deux jeunes Nigériens interrogés en août 2001 (16 et 19 ans) m'avaient alors demandé -et ont reçu- de quoi retourner chez eux. Le cadet avait d'abord hésité : "Ma mère est très pauvre. Je suis dans la galère ici ; je le serai autant là-bas. Alors à qui bon partir ?" Le lendemain matin, il avait réfléchi : "J'ai quand même envie de revoir ma mère. Je veux partir." Ce qui fut fait. C'était tout ce que je pouvais pour eux.

GROUPE DE RECHERCHE ET D'ECHANGES SUR LES JEUNESSES
MARGINALISEES
en Afrique et dans le Monde

GREJEM

Centre d'études africaines, EHESS, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris

JEUNESSES MARGINALISEES

La revue du GREJEM

n° 1

Premier semestre 2002

Directrice de la publication : Marie-Thérèse REVOL
Rédacteur en chef : Yves MARGUERAT